



SN1142-9216

## LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE

### PRIX QUAI DU POLAR 2017

LA QUEBECOISE ANDRÉE A. MICHAUD PRIMÉE A LYON POUR SON ROMAN « *BONDRÉE* »

Durant le premier week-end d'avril se tenait la treizième édition de Quais du polar, la grande manifestation littéraire lyonnaise qui a réuni 80.000 participants dont 15.000 ont pris part à une grande enquête dans les rues de la ville. Depuis 2008 j'ai le plaisir de présider le jury chargé de choisir le roman qui reçoit le prix des lecteurs et du journal 20 minutes. Ce choix s'effectue à partir de six romans francophones parus l'année précédente. Ces six romans sont sélectionnés par les libraires participants à Quai du polar. Voici une partie de mon intervention lors de la remise de ce prix dans le grand salon de l'hôtel de ville, samedi 1<sup>er</sup> avril à 15h.

« Cette année a été marquée par un événement que je considère important. C'est la première fois que ce prix est accordé à une romancière. L'an passé, j'avais souligné qu'il était difficile de primer une femme dans la mesure où la sélection ne comportait que des œuvres de romanciers. J'ignore si cet appel a été entendu ou si c'est le fait du hasard mais cette année nous avons à juger les livres de trois hommes et de trois femmes et les finalistes furent deux romancières. Ce choix crédibilise encore davantage ce prix des lecteurs dont la qualité littéraire est un fait reconnu et c'est sur la base de ce seul critère qu'une romancière a été primée. Un tel événement méritait qu'avant de fêter la gagnante, j'évoque en quelques minutes la place importante et décisive des femmes dans le polar. Commençons par vous, c'est à dire les lectrices. Vous représentez au minimum 70% du lectorat, voire 75% et si le polar est devenu le genre le plus lu en France, vous y êtes bien pour quelque chose. Poursuivons cette exploration en plongeant dans le passé. Savez-vous que le premier roman policier publié aux Etats Unis avait été écrit par une femme, Anna Katharine Green, alors âgée de 32 ans. Publié en 1878, ce roman *Le crime de la cinquième avenue* entame une série consacrée au policier new-yorkais, Ebenezer Gryce. Celui-ci est assisté par un jeune narrateur qui fera office de faire valoir de l'enquêteur. Comme le docteur Watson avec Sherlock Holmes à cette

Suite page 4

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## Les mots de ventre d'Agatha C.

Incroyable démarche du Masque ! Ce département, sans doute trop absorbé par Jean-Claude Lattès et qui a bien du mal à définir une ligne éditoriale tant au niveau des maquettes que des collections, a sorti un OVNI dans le paysage policier : **A COMME ARSENIC** sous-titré *Les Poisons d'Agatha Christie*, travail universitaire de vulgarisation. Estampillé du logo du Masque, éditeur principal de Agatha Christie, il se retrouve, dans les rayons, en « Roman », alors que sa place moins vendeuse devrait être en « Médecine » ou « Criminologie ». Sous une épaisse couverture noire rigide, décorée géométriquement de motifs dorés années 1930, genre faux relié ancien – ne manque que le signet -, le docteur **KATRYN HARKUP**, chercheuse en chimie, propose un hit parade des poisons chez « la Reine du Crime ». Fan d'Agatha Christie, l'auteur a recensé, en une annexe éblouissante, toutes les méthodes de meurtres, tentatives et suicides dans ses romans et nouvelles, titre par titre.. Certes, il y a beaucoup d'armes à feu et d'armes blanches mais, chez mamie Christie, on aime aussi pousser des falaises et balcons, dans les escaliers, par la fenêtre, sous les voitures, les bus ou le métro... On étrangle, on frappe sur la tête, on noie, on envoie une flèche, on broie (?), on gaze, on joue l'imprudance ou la faute médicale... On électrocute, on égorge mais on ne décapite pas. Une seule pendaison dans *Dix Petits Nègres*. L'auteur, dans son inconscient, répugnait-elle à l'utiliser parce que c'était un châtement réservé à la justice pour la plupart de ses coupables ?

Mais, foin des armes à feu (le docteur Harkup nous précise que Agatha Christie était nulle en balistique) et des idiots armes blanches. Le

point fort de Christie était... les *intelligent poisons*.

Dans une remarquable introduction, Harkup dresse la chronologie des compétences de la romancière. Celle-ci s'engagea pendant la Première Guerre mondiale comme infirmière volontaire à l'hôpital de Torquay et passa « des examens pour obtenir le statut d'assistante apothicaire » en 1917. *La Mystérieuse Affaire de Styles*, son premier roman arrosé de strychnine, fut d'ailleurs salué par un journal professionnel de pharmacie. « Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Christie se proposa de nouveau pour faire du bénévolat (deux jours pleins par semaine plus quatre demi-journées) comme pharmacienne à l'University College Hospital de Londres » ce qui lui permit d'actualiser ses compétences. Elle n'inventa que trois poisons dont le fameux Calmo (*Le Miroir se brisa*), proches des barbituriques. Par contre, elle en utilisa vingt-neuf réels. Le docteur Harkup en choisit quatorze, classés alphabétiquement : l'Aconit (à partir du *Train de 16 h 50*), l'Arsenic (*Un meurtre est-il facile ?*), la Belladone qui donne l'atropine (*Les Travaux d'Hercule*), la Ciguë qui donne la conine (*Cinq petits Cochons*), le Cyanure (*Meurtre au Champagne*), la Digitale (*Rendez-vous avec la mort*), l'Esérine (*La Maison Biscornue*), la Nicotine (*Drame en trois actes*), l'Opium qui donne, entre autres, la morphine (*Je ne suis pas coupable*), le Phosphore (*Témoin muet*), la Ricine (*Le Crime est notre affaire*), la Strychnine (*La Mystérieuse Affaire de Styles*), le Thallium (*Le Cheval pâle*) et le Véronal (*Le Couteau sur la nuque*).

Chaque chapitre est traité de la même façon :

- 1) Placement du poison dans l'œuvre christienne et dans l'histoire de la pharmacopée.
  - 2) Description.
  - 3) Comment le poison tue.
  - 4) Y a-t-il un antidote ?
  - 5) Affaires criminelles réelles que Christie a pu connaître, ou affaires survenues plus tard.
  - 6) Agatha et le poison : symptômes utilisés (crampes, lividités) ou écartés par pudeur (diarrhées, examen des selles ou haleine qui pue) ; expériences sur le poison, passées, contemporaines de Christie, ou actuelles ; commentaires pointus et critiques sur l'utilisation de ce poison par la romancière.
- Mamie Christie s'en sort avec les honneurs.



Comme l'écrit le docteur Harkup : « Elle a fait usage de poisons inhabituels ou inattendus, comme la nicotine et la ricine, avec une grande efficacité. Les symptômes, la disponibilité et la détection des poisons contribuent aux indices et à l'intrigue de ses histoires. C'est ainsi que dans *Cinq petits cochons*, au scénario magistral, elle a recours à la ciguë – les effets de celle-ci sur l'organisme, son goût et le temps qu'elle met pour agir cadrent tous parfaitement avec la chronologie du roman. »

Au final, voilà un ouvrage hors norme comme seuls les Anglo-Saxons peuvent le faire. L'entrée est ludique avec l'étude du crime littéraire, l'historique et la description du poison, et surtout les récits époustouflants des crimes réels (dont plusieurs français). Mais le corpus scientifique est ardu pour ceux qui n'ont pas fait d'études de chimie. Il y a bien des schémas pour nous expliquer, par exemple « les deux formes chirales de l'hyocymine, qui forment l'ensemble de l'atropine » ou ce très mignon arbre qui est, en fait un « Neurone moteur dont le changement de polarité à l'intérieur d'une cellule est la cause du signal électrique qui passe le long de l'axone ». Sans doute faut-il passer par là, pour appréhender notre corps d'une autre façon, avec ses cellules, ses ions, ses enzymes et surtout ses impulsions électriques que les poisons bloquent avec une joie sadique.

C'est la grande découverte de ce livre : tout se joue non pas au niveau des premières crampes mais de la cellule attaquée. Dans *La Mystérieuse Affaire de Styles*, les contractions musculaires de Mrs Inglethorp qui, malgré son âge antique, réussit un pont parfait en tendant son ventre vers le plafond tout en ne faisant toucher que l'arrière de son crâne et ses talons sur le plancher, reçoivent ainsi leurs explications dopantes. Vite ! Un verre de strychnine !

**Michel Amelin**

## EN BREF... EN BREF... EN B

**Treize marches, de Kazuaki Takano (10-18).** Libéré des geôles japonaises après avoir purgé sa peine pour homicide involontaire, Jun'ichi est recruté par son gardien de prison pour l'aider à innocenter un condamné à mort qui attend le bourreau depuis sept ans. La tâche est ardue et les piste très minces, mais les deux hommes s'accrochent à leur mission et gardent espoir. Sauf que Jun'ichi va devoir affronter un passé qu'il voudrait tant oublier... Sous couvert de cette passionnante enquête policière, l'auteur analyse finement le système judiciaire japonais empreint de sévérité ferme mais qui laisse la place à la repentance et au rachat. Une belle découverte !



**Au scalpel, de Sam Millar (Le Seuil, « Cadre noir »).** En échappant aux griffes d'un aumônier pédophile de Belfast, l'orpheline Tara tombe dans celles encore pires d'un prédateur sexuel qui la séquestre dans d'horribles conditions. Elle est bientôt rejointe par la jeune Dorothy, enlevée alors qu'un incendie anéantissait sa famille. Recruté par le grand-père de la petite, le sarcastique privé Karl Kane fouine et découvre que le suspect n'est autre que Arnold, autrefois meurtrier de sa maman, et récemment libéré. Les retrouvailles s'annoncent épouvantables. Une histoire particulièrement horrible et éprouvante mais heureusement adoucie par le ton caustique de l'auteur.

**Jean-Paul Guéry**



**la Sadel**

**Coopérative au  
service des savoirs**

**7 rue de Vaucanson - Angers -**

**Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)**

## LA CHRONIQUE DE CLAUDE MESPLEDE (SUITE DE LA PAGE 1)

nuance que la romancière crée ce personnage neuf ans avant Conan Doyle. Ce premier roman sera vendu à plus d'un million d'exemplaires. Il fit même scandale, non pour son contenu, mais parce que les législateurs de l'état de Pennsylvanie estimaient quasi-impossible qu'une femme puisse avoir écrit une telle œuvre. Plus malins et moins machos, les profs de droit de l'université de Yale inscrivent l'ouvrage au programme de leurs étudiants pour l'ingéniosité de l'intrigue. Anna Katharine Green publiera 32 romans et 7 recueils de nouvelles. Elle imaginera bien avant que cela devienne la mode un couple d'enquêteurs mixte avec le flic Ebenezer Gryce et la détective Amélia Butterworth. Talentueuse, cette romancière a subi quelques adaptations discutables lors des traductions françaises. Dans son roman *Lequel des trois* le traducteur a transposé le lieu de l'action de New York à Paris et Ebenezer a troqué son patronyme pour le titre de commissaire. Dans un autre titre les



personnages Durand et Fairbrother deviennent dans la version française André Fenwick et Farrar.

Pour conclure sur l'efficacité des romancières américaines deux autres exemples :

- 1) le premier suspense, *L'escalier en colimaçon* ou encore *L'escalier en spirale* date de 1908. Il est l'œuvre d'une infirmière Mary Roberts Rinehart qui fit fortune en ouvrant la voie du suspense devenu depuis spécialité des romancières américaines.
- 2) Le premier roman judiciaire (se déroule en partie dans un tribunal) *Le procès Bellamy*

(1928) est signé par Frances Noyes Hart cinq ans avant l'apparition du célèbre avocat Perry Mason.

A la même époque en Angleterre, une Hongroise, la baronne Emmuska Orczy met en scène le détective en chambre qu'elle appelle ici le vieil homme dans le coin. Il est installé au fond d'un salon de thé et déguste un gâteau au fromage blanc arrosé d'un verre de lait. De temps en temps, Polly Burton une jeune journaliste vient soumettre des énigmes à la sagacité du vieil homme qui accompagne sa réflexion en nouant et dénouant une cordelette. Il apparaîtra dans trente-huit nouvelles à partir de 1901. Quelques-unes furent traduites en France dès 1910, à ceci près que le traducteur Jean-Joseph Renaud mit son nom à la place de celui de la baronne et remplaça la journaliste par un garçon.

Ces exemples du passé sont l'illustration d'une époque qu'on aurait tort de croire révolue même si les femmes occupent des postes de décision importants. De nombreuses collections et maisons d'édition sont dirigées par des femmes. On en retrouve aussi une majorité dans la communication et les relations avec la presse, chez les libraires, dans les médiathèques ou encore comme critiques littéraires. Il y en a même des femmes qui président aux destinées d'un festival polar comme à Villeneuve les Avignon, à Penmarc'h (Finistère), à L'Isle sur Tarn et bien sûr à Lyon avec Quais du polar créé en 2005 par Annie Mesplède. Depuis le bébé originel n'a fait que croître et se bonifier sous la direction d'une autre femme, Hélène Fischbach avec son gang et le soutien de l'équipe municipale. Quai du polar figure parmi les meilleurs festivals européens sinon le meilleur et les femmes y sont pour beaucoup. »

**Claude MESPLEDE**



# Artikel Unbekannt dissèque pour vous

## Il est cinq heures, Paris s'éveille : La Nuit myope, d'A.D.G.

Un jour, il y a longtemps, mon père m'a dit « Tu devrais lire ça ». Et il m'a tendu deux « Série Noire ». *Le Petit bleu de la côte Ouest*, de Jean-Patrick Manchette, et *Pour venger Pépère*, d'A.D.G. Autrement dit le nec plus ultra du néo-Polar, dans sa plus extrême diversité. Un sacré grand écart. Et un sacré cadeau. Bien sûr, j'ai appris plus tard au sujet d'A.D.G. des choses qui m'ont déplu. Mais d'autres m'ont amené à réfléchir. Comme son amitié avec le regretté Frédéric H. Fajardie, par exemple. Et aujourd'hui, c'est grâce à Jérôme Leroy que *La Nuit myope* est réédité à La Table Ronde, dans la collection « La Petite Vermillon ».

Manchette, Fajardie et Leroy. Trois de mes auteurs préférés, tous genres et toutes époques confondus. Trois hommes dont les opinions se situent à l'opposé de celles d'A.D.G. Ce qui ne les a pas empêchés d'apprécier l'écrivain. Une position proche de celle du *tireur couché*, que je partage. C'est pourquoi je ne me suis jamais interdit de lire A.D.G. Sans compter que les interdits, je déteste un peu beaucoup passionnément. Surtout ceux qui pourraient conduire à ne pas entendre une des voix les plus singulières du polar français.

Car A.D.G. a laissé une œuvre hors-normes, dont *La Nuit myope* est sans doute le plus singulier représentant. L'auteur y déploie toute sa gouaille poétique, et son insolence tantôt rigolarde, tantôt rageuse, fait merveille. On songe en lisant ce roman à des films comme *La Traversée de Paris* ou *Un singe en hiver*, on pense à cette France d'hier dont il ne reste que des images jaunies avec un sourire un peu doux au coin des lèvres. On y pense, mais sans jamais se dire « c'était mieux avant ». Parce qu'A.D.G. savait très bien qu'« avant », ce n'était pas mieux. Pas question de sombrer dans la nostalgie rance, ni dans le passéisme veule. Pour autant, quand l'auteur écrit ce livre, les années 1980 pointent leur vilain museau, et on sent que pour lui, quelque chose de moche se profile. Quelque chose qu'il faut fuir.

*La Nuit myope*, c'est donc la tentation de l'extraordinaire. L'envie d'envoyer balader veaux, vaches, cochons et couvées pour repartir à zéro. Le rêve d'ailleurs d'un type qui a cassé ses lunettes, et qui ne voit plus grand-chose. C'est l'histoire de quelqu'un qui tombe en panne de cigarettes, et qui traverse la capitale à pied avec son chien comme d'autres traversent un désert.



Et si le regard trouble que porte Domi sur ce Paris nocturne mettait paradoxalement en lumière une vérité cachée ? Mais avec des « si », on mettrait Paris en bouteille. Et des bouteilles, Domi en a peut-être justement vidé quelques-unes de trop.

Qu'à cela ne tienne, il ne renoncera pas. Il ira au bout du voyage, au bout de sa nuit. Car Armelle l'attend. Et pour Armelle, notre aventurier est prêt à tout. Même à traiter le P.-D.G. de l'entreprise pour laquelle il travaille de « sale con ». Alors si comme le dit Jérôme Leroy « *La Nuit myope* est un roman noir, mais sans morts et avec beaucoup de style », c'est aussi pour A.D.G. l'occasion de livrer un récit gouleyant aux allures d'ode à la liberté. Ce qui, pour un homme de sa réputation, n'est pas la moindre des provocations. Voilà donc un grand petit livre sur l'errance, l'ivresse et la révolte. Un doigt d'honneur, et trois de *ouisquie*, en argot dans le texte. Soit le type même de breuvage à consommer sans modération.

Artikel Unbekannt

## Martine lit dans le noir

Coup double pour Jane Harper. Son premier roman **Canicule** (Kero), en cours d'adaptation pour le cinéma, bat en brèche l'un des préceptes (la règle numéro 1) du toujours réjouissant « *Mes dix règles d'écriture* », d'Elmore Leonard qui préconise : ne commencez jamais un livre en parlant de la météo ». En l'occurrence, il fait sec, sec, sec dans cette partie rurale de l'Australie où un couple et leur fils aîné sont retrouvés criblés de balles. Le père, Luke, est soupçonné de s'être donné la mort après les avoir tués, ayant cependant épargné sa petite fille dans le berceau. Étrange. Le père du défunt fermier ne croit pas une seule minute à cette thèse de meurtres suivis d'un suicide d'autant qu'une vieille histoire le taraude. Revenu de la ville pour les funérailles de son ami d'enfance, Aaron, flic à la section financière, finit par mener l'enquête dans une ambiance suffocante avec le spectre d'un autre décès, jamais élucidé, commis des années plus tôt. Et si Luke n'en était pas à son coup d'essai et avait déjà tué ? Et si quelqu'un cherchait à se venger ? (395 p., 19,90 €)

Pour trouver un peu de fraîcheur, il faut filer aux antipodes, vers le nord. Pas celui des corons, mais plus haut encore, en Scandinavie. Premier roman aussi pour Christopher Carlson avec **Nuit blanche à Stockholm** (Ombres noires). Un jeune chercheur, ayant appartenu naguère à l'extrême gauche, mène une enquête sur ces groupuscules et rencontre régulièrement des interlocuteurs qu'il désigne, dans un cahier, par des numéros. Alors qu'il a rendez-vous avec l'un ou l'une d'eux, il se fait poignarder dans une ruelle obscure. Un jeune enquêteur, traumatisé pour avoir mortellement blessé un collègue dans une enquête précédente (il avale des séresta comme des tic-tac) met à jour, au cours de l'enquête, beaucoup d'ambiguïtés. On retrouve, dans ce roman, la plupart des codes des romans scandinaves. Dans ce décor clair-obscur, Christopher Carlson crée une ambiance pour un sujet toujours d'actualité. (373 p., 21 €)

Avec une intrigue qui se situe soixante-dix ans auparavant, toujours au nord, et un an après *L'Opération Napoléon* qui se situait en 1945, Indridasson sort, dans une traduction de son fidèle Éric Boury, un roman qui se passe pendant la Deuxième Guerre mondiale. **Dans l'ombre** (Métaillé) met en scène deux jeunes inspecteurs qui mènent l'enquête dans un climat pour le moins particulier : si l'Islande est neutre pendant le conflit, les troupes britanniques s'y

installent en 1940. Les soldats étrangers présents sur le territoire fréquentent les jeunes femmes islandaises, ce que l'on désignera sous le terme de *astandio* en islandais (la « situation »). Dans ce contexte, un homme est retrouvé assassiné dans un appartement qui n'est pas le sien. Sur son front un sigle nazi dessiné en lettres de sang. Qui est responsable de ce meurtre ? Y a-t-il un lien entre cet acte et la « situation » ? D'ores et déjà, trois tomes sont annoncés qui emmèneront le lecteur jusqu'en 1944. À travers cette trilogie des ombres, c'est aussi l'histoire peu connue d'un pays qui est brossée avec la précision habituelle d'Indridasson. Le célèbre auteur islandais délaisse pour quelques mois son héros fétiche Erlendur dont il ne peut décidément pas se séparer. (352 p. 21 €).

Vous pensiez ne jamais lire l'impensable, Michaël Connelly vous y invite avec le retour de l'inspecteur Bosch aux affaires. Dilemme pour le flic de Los Angeles mis en retraite, de façon peu élégante par sa hiérarchie. Le voilà qui songe à remettre en état une vieille harley qui patiente dans son garage depuis plusieurs années. Mais voilà. Son demi-frère et avocat de la défense lui formule une proposition intenable : passer de l'autre côté de la barrière en tentant de démontrer l'innocence d'un prévenu accusé de meurtre. Bosch va-t-il pactiser avec l'ennemi, à savoir la défense ? Pour Bosch, qui finalement s'ennuie, une seule cause est juste : celle de la vérité. Et l'ex-flic de se faire détective privé pour démêler le vrai du faux, au grand dam, parfois, de ses ex-collègues. Quitte à aller **Jusqu'à l'impensable**. (400 p., 21,90 €)

À l'occasion de cette dernière parution en France, Michaël Connelly qui écrit un livre par an, a donné une longue interview au magazine *Lire* du mois d'avril, ans laquelle il évoque son travail d'écriture, mais aussi l'avenir de son héros récurrent... et vieillissant. « Peut-être évoquer ses jeunes années », suggère Michaël Connelly en prise avec les mêmes interrogations qu'Indridasson. Pour se débarrasser d'un héros récurrent, voir Ian Mook.

**Martine Leroy-Rambaud (suite page 11)**

### ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 185.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

# Dans la bibliothèque à Pépé

## La chronique de Julien Heylbroeck

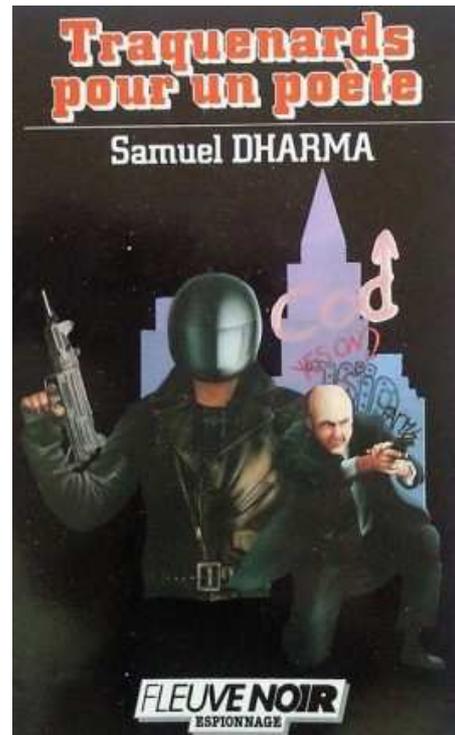
Traquenards pour un poète, de Samuel Dharma  
Fleuve Noir « Espionnage », n°1900, 1987

Dennis est un poète. Mais évidemment, il est difficile de vivre de son art quand on est poète. Dans l'Amérique reaganienne, ça l'est probablement encore plus. Alors, quand un jour un homme, militant d'opposition, est venu proposer une petite rente mensuelle à Dennis en échange de quelques services ultérieurs, l'écrivain a accepté. Il en a profité un bon moment. Et puis le boulot s'est rappelé à lui. Et Dennis a réalisé qu'il était devenu un espion à la solde du KGB davantage qu'un poète. Pire même, un tueur à gage. Alors il tue. Que pourrait-il faire d'autre, une fois pris dans l'engrenage ? Mais le New York des années 1980 dans lequel Dennis évolue est un véritable panier de crabes. Gredy et Ryder sont deux agents de la CIA, des bourlingueurs qui ont établi une véritable complicité au fil des missions. Ils sont chargés de surveiller notre tueur. Pendant ce temps, un mystérieux motard, qui semble indépendant, s'amuse à venir mettre un beau bordel à coups de pistolet mitrailleur...

Samuel Dharma est venu éteindre les lumières de la collection « Espionnage ». La collection s'arrête en 1987, année même de la publication de ce roman, qui porte le numéro 1900 pour une collection qui s'arrête au 1904. Et la moindre des choses à déclarer, c'est que c'est sacrément frustrant. En effet, ce court roman, ancré fortement dans son époque, bourré de références historiques et culturelles, est un véritable *buddy book*, mettant en scène, plus que le poète du titre, le duo improbable d'espions Gredy et Ryder, embarqués dans une histoire qui les dépasse, dont ils se foutent éperdument mais qu'ils entendent boucler au mieux par professionnalisme. Blasés, passant leur temps à se vanter entre une filature et une planques dans la bagnole en mangeant des mauvais burgers, les deux anti-James Bond sont réellement attachants alors qu'à la base, ils n'ont rien pour.

Cent cinquante-cinq pages d'action, d'imbroglis, de faux-semblants dans une intrigue solide qui se déploie, avec jeu de dupes, retournements de situation, grains de sables qui viennent inéluctablement se glisser dans les plans pourtant parfaits des agences... Le classique de l'espionnage mais avec un petit côté sale bien

appréciable. Sale et froid comme le New York des *eighties* vu dans les séries B, qui sert de cadre à cette série B sur pages qu'est *Traquenards pour un poète*. L'auteur se paie en plus le luxe d'inclure une émouvante histoire d'amour, tout en pudeur et retenue.



Samuel Dharma est un des nombreux pseudonymes de Thomas Bauduret, qui a récemment commis le très bon *Les Arbres, en hiver*, sous le pseudonyme de Patrick Éris, chez Wartberg ou encore le délicieux *Ceux qui grattent la terre*, aux éditions du Riez (allez l'acheter tant qu'il est encore temps, l'éditeur, malheureusement, met la clé sous la porte) mais aussi tout plein d'autres bons romans. Le bonhomme boucle également des traductions et codirige les éditions Malpertuis entre deux articles sur des albums d'*electronic body music* pour des webzines. Bref, un grand Monsieur des mauvais genres, aussi accessible qu'érudit, qu'il faut absolument aller rencontrer en salon. N'hésitez pas à récupérer *Traquenards pour un poète* chez un bouquiniste ou sur le Net, c'est l'assurance de passer une poignée d'heures à déguster un petit roman d'espionnage moderne (pour l'époque et avec un regard un brin cynique qui sent bon l'espionnage actuel) dynamique et plein d'humour.

**Julien Heylbroeck**

# LE BOUQUINISTE A LU

*Malheur aux gagnants*, de Julien Heylbroeck (Les Moutons électriques)

Le nom de Julien Heylbroeck ne vous est pas inconnu ? C'est normal, il est depuis quelques années chroniqueur de *La Tête en noir* où dans chaque numéro il chronique un polar de la fin du XX<sup>e</sup> siècle dans sa rubrique : « Dans la bibliothèque à Pépé »

Il vous est peut-être moins connu dans le monde du policier car Julien Heylbroeck était auparavant un créateur de jeux de rôles et un écrivain de SFFF où il est l'heureux auteur de quelques perles du genre. Quand vous saurez qu'il est aussi anthologiste pour Rivière Blanche, et qu'il a un « vrai métier », vous comprendrez



l'extrême puissance de travail du bonhomme.

**Malheur aux gagnants** sortira en septembre **MAIS** une trentaine d'heureux élus dont je fais partie, ont pu faire l'acquisition d'un tirage de

tête sur couché mat, relié toile, dorure et jaquette.

Jaquette magnifiée par une magnifique illustration de Melchior Ascaride, spécialement dédiée à ce tirage, sachant que le tirage « normal » bénéficiera d'une autre illustration du même talentueux graphiste qui était présent comme *La Tête en noir* au festival imaJn'ère qui a eu lieu les 8 et 9 avril derniers.

La Première Guerre mondiale reste moins ancrée dans nos mémoires que la Seconde alors qu'elle créât une véritable hécatombe dans le paysage démographique français. Pire encore les armes nouvelles de cette guerre moderne - gaz et pilonnage d'artillerie à outrance - ont massacré des populations entières et transformé les paysages des lieux des grandes batailles ou devrait-on dire massacres. Je me souviens de promenades dans l'est de la France (il y a une vingtaine d'années) où les forêts restent marqués à un point tel que l'on repère sans difficulté plus d'un demi-siècle après les impacts d'obus et où les bucherons étaient encore très attentifs lors des coupes à la présence d'éclats d'obus. On imagine les humains qui se trouvaient sous ces pilonnages.

Julien Heylbroeck leur rend hommage dans ce roman au travers de courts chapitres qui entrecouperont la narration proprement dite et où nous sommes témoins de l'horreur que vit l'un de ses héros de « juste après » le pilonnage jusqu'à sa chambre d'hôpital. Sont revenus du front des hommes totalement défigurés et/ou estropiés, opérés en urgence avec des moyens précaires : les gueules cassées. Ces hommes ont vécu outre leur malheur, le regard de leurs contemporains tiraillés entre la reconnaissance et le dégoût. Pour financer leurs soins et leur survie, sera mise au point La Loterie Nationale « Les Gueules cassées ».

Le roman se déroule en 1935 et a pour héros trois de ces victimes de guerre. Les deux derniers gagnants de la loterie sont morts dans d'étranges circonstances, leur argent n'a pas été volé, et rien ne les relie entre eux en dehors de leur statut de gagnant. La police et la gendarmerie ne s'intéressent pas à la coïncidence, et les gueules cassées décident de prendre les choses en main. Quelques détails les intriguent dont des éléments qui ont semblé anodin aux enquêteurs traditionnels, la Police d'un côté et la Gendarmerie de l'autre, qui n'ont pas jugé bon de recouper leurs informations. Notre trio original va remonter la piste jusqu'à un dénouement bien inattendu où les protagonistes ont des motivations... alternatives.

Je suis un grand fan de Julien Heylbroeck depuis des années car son imaginaire est original et généreux. Je note avec plaisir que son écriture gagne de titre en titre en puissance et en finesse, ce qui n'est pas contradictoire. Sa capacité à mettre en place un scénario très cohérent est directement liée à son passé de rôliste. L'ensemble rend ce roman, et ceux à venir je n'en doute pas, particulièrement savoureux.

Jean-Hugues Villacampa



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et [www.sadel.fr](http://www.sadel.fr)

# La chronique de Julien Védrenne

Kent Anderson, de la guerre du Vietnam à celle en Irak

En 2013, j'ai rencontré Kent Anderson, l'auteur de *Sympathy for the devil*. Kent Anderson est un vétéran de la guerre du Vietnam. À l'époque, il m'a expliqué que seulement dix pour cent des troupes américaines savaient vraiment ce qu'était un combat. Lui, faisait partie de ces dix pour cent. Vétéran de la guerre du Vietnam, mais aussi membre des Forces Spéciales. Il avait connu la mort. Il était mort là-bas et c'est pour ça qu'il s'en était sorti. L'homme avait tué, beaucoup. Il n'avait pas voulu s'étendre sur le sujet. Il avait pris le temps de m'expliquer qu'à une époque il m'aurait pété la gueule en raison de mes idées communistes – j'oublie souvent que les frontières gauche-droite ne sont pas les mêmes aux États-Unis qu'en France. Et puis, il m'avait raconté que, de retour au pays, il avait croisé dans de nombreux bars des petits malins revenus du Vietnam, mais pas du front, qui paraient. Alors il leur avait demandé quand ils avaient tué et comment, leur assénant que lorsque l'on tuait on se rappelait exactement le jour, l'heure, le lieu et les circonstances. Je lui demandais s'il y aurait une littérature sur les guerres du Golfe comme il y en avait eu une sur les guerres du Vietnam et de Corée. Sa réponse m'avait surpris. Un non franc et tonitruant suivi d'une explication à laquelle je n'avais pas pensé : si pour Kent Anderson il existe une littérature américaine sur les guerres du Vietnam et de Corée, c'est parce qu'à l'époque l'armée américaine était une armée de conscrits. Or aujourd'hui il s'agit d'une armée de métier composée de volontaires. Vous suivez son raisonnement ? Les conscrits représentaient toutes les franges de la population dont des intellectuels. L'armée de métier ne propose plus que des gars qui veulent jouer à la guerre. Finis les lettrés dans les rangs de l'armée et bienvenue aux barges en tous genres. Je vous la fait sobre car le romancier était beaucoup plus tranchant vis-à-vis de ses congénères actuels. En attendant de voir si ses dires se vérifient, les éditions Agullo proposent un roman satyrique fruit du conflit irakien et de l'imagination très fertile de l'auteur du Bangladesh Saad Z. Hossein. Un roman hybride qui touche aussi bien à la littérature de guerre, que celle d'aventure et d'espionnage avec un fond ésotérique et religieux. *Bagdad, la grande évasion*, c'est une farce tragi-comique avec une horde de personnages ubuesques. Au début, il y



a surtout du désespoir et l'envie de s'évader d'un monde à la chaleur écrasante et à l'oppression omniprésente. Les premières pages sur un Bagdad contemporain, monde urbain détruit, font froid dans le dos, et l'on se dit que l'on est d'ores et déjà plongé dans un roman noir déstabilisant. Puis, peu à peu, à mesure que l'on côtoie des personnages dissemblables, autant d'alliés de circonstance, on ne sait plus trop que penser. D'une chasse au trésor on file vers une recherche de l'immortalité avant d'être embarqués dans un conflit entre trois personnages – entités – qui dépasse le conflit terrestre en lui-même. C'est ingénieux et totalement barré, et les personnages pittoresques picaresque qui parsèment le récit sont jouissifs, même couverts de sang. Beaucoup plus sérieuse est la bande dessinée proposée par Delcourt. Sobrement intitulée *Rapport sur la torture* et sous-titrée « Les Agissements de la CIA en Irak », c'est une plongée hallucinante dans le cynisme occidental. Un monde qui se complait à prodiguer de grandes valeurs tout en agissant à l'inverse avec détentions abusives et tortures exemplaires. Très documentée, avec des textes très présents, la bande dessinée se base sur des rapports de commission sénatoriale américaine sur les exactions de la CIA. Une CIA bien éloignée de ce qu'elle était lors de sa création puisqu'elle a sous ses ordres une véritable armée et qu'elle possède une flotte inquiétante de drones. On savait le monde de l'Intelligence sans scrupules. On en a l'exemple sous les yeux. C'est signé Sid Jacobson et Ernie Colón (comme celui qui a découvert les Amériques).

**Julien Védrenne**

**L'Amour et autres blessures, de Jordan Harper (Actes Sud).** Dans les quinze nouvelles de ce recueil, l'Américain Jordan Harper affiche une incroyable capacité à explorer les tréfonds de l'âme de ses personnages. Il y a si peu d'amour et guère plus d'espoir dans ces courts récits traversés par des toxicos aux dents pourries, des durs-à-cuire brutaux, des femmes fatales sans scrupules, des tueurs implacables, des sinistres tueurs à gages ou des braqueurs amateurs. Avec Harper, la rédemption est une utopie dans un monde où règnent sans partage la violence ordinaire, la cupidité banale, le renoncement et la loi du plus fort. Une écriture coup de poing qui frappe juste !



**Le Dernier baiser, de James Crumley (Gallmeister).** Véritable pépite du roman noir américain écrite en 1978 et rééditée dans une nouvelle traduction (illustrée avec talent par Thierry Murat), cet ouvrage de James Crumley mérite le détour. Il met en scène Sughrue, un détective privé lancé sur la trace d'un écrivain qu'il retrouve dans un bar miteux de la banlieue de San Francisco où il écluse des bières en compagnie d'un chien alcoolique. Il est ensuite engagé pour rechercher une femme disparue depuis dix ans. Un roman à l'humour décapant et ravageur, certes, mais empreint d'une vraie tendresse pour tous les paumés et les écorchés de la vie. Un chef d'œuvre !

**Profil perdu, de Hugues Pagan (Rivages).** Décembre 1979. Un policier de la brigade des stupés est victime d'une tentative d'assassinat et c'est Schneider, son collègue de la criminelle, qui est chargé de l'enquête. Flic désabusé au passé trouble, personnage taciturne aussi silencieux qu'inquiétant, Schneider possède l'art de

mettre tout le monde mal à l'aise et il en joue. Ses vingt-cinq ans passés dans la police ont permis à Hugues Pagan de nourrir son imaginaire, mais aussi de peaufiner une ambiance sombre et désespérée, une atmosphère singulière qui, associée à un style parfait et un sens inné du mot juste et de la phrase saignante, cogne très fort.

**Attends-moi au ciel, de Carlos Salem (Actes Sud, « Actes noirs »).** Avec la mort accidentelle de son mari, c'est toute la vie de Piedad qui s'écroule. Surtout quand elle apprend que le mufle a dilapidé la fortune familiale et était sur le point de s'enfuir avec sa maîtresse. Il reste un petit espoir de récupérer l'assurance-vie du défunt et un hypothétique magot planqué dans les pays de l'Est. Alors la grenouille de bénitier madrilène se transforme en veuve cynique et lubrique, en femme implacable déterminée à retrouver argent et dignité. Et les cadavres commencent à s'aligner dans la chambre froide... Un jeu de piste mortel traité avec un solide humour noir et débridé.

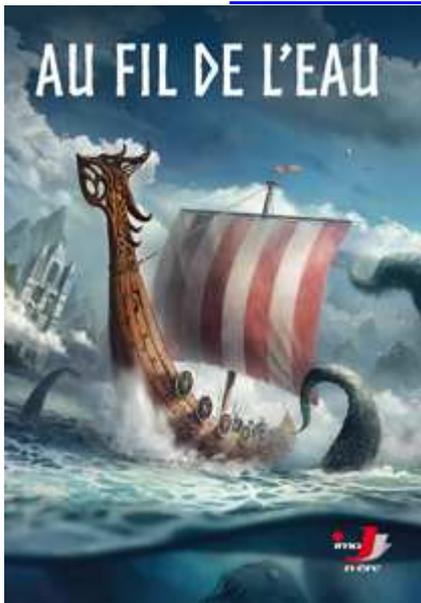
**Guérilla social club, de Marc Fernandez (Préludes).** Les dictatures militaires au pouvoir dans les pays d'Amérique latine au cœur des années 1970 ont laissé la place à de fragiles démocraties, mais personne n'a oublié les années de terreur. Pas même les oppresseurs qui s'inspirant de l'opération condor (1975), font de la chasse aux anciens opposants un objectif prioritaire encore aujourd'hui. L'assassinat d'un vieux réfugié politique chilien à Madrid révolte le journaliste Diego Martin et ses amis, mais leur enquête va les exposer au danger. Un puissant roman noir qui éclaire notre conscience sur les sinistres agissements des milices meurtrières.

**The Whites, de Richard Price (10-18).** Diriger une équipe de nuit d'un commissariat new-yorkais n'a rien d'une sinécure. Billy Graves s'acquitte du mieux possible de cette difficile et dangereuse mission tout en essayant de concilier son travail et sa vie de famille compliquée par la présence chez lui de son vieux père atteint d'Alzheimer. Et quand un inconnu commence à rôder autour de ses enfants, Billy sent que l'heure des comptes personnels a peut-être sonné. L'écriture puissante de Richard Price et son talent pour imaginer des personnages consistants font merveille dans cette évocation du quotidien de flics confrontés à la criminalité ordinaire.

Jean-Paul Guéry

# "Au fil de l'eau"

Anthologie publiée en 2017 à l'occasion de la convention [imaJn'ère 2017](#)



Les auteurs présents dans ce recueil explorent avec talent tous les aspects aqueux de nos mauvais genres préférés que sont le **polar**, la **science-fiction**, le **fantastique** et la **fantasy**. Après avoir lu ces textes, vous ne verrez plus jamais l'eau comme un simple élément qu'il faudrait soit consommer, soit protéger, mais comme une entité actrice de son environnement.

Qu'elle soit destructrice ou source de vie, force de guérison, de purification, de protection, de régénération, qu'elle représente une contrainte, un danger pour nos corps majoritairement composés d'eau ou pour notre Terre, notre chère « planète bleue », l'eau vous entraînera sans concession à travers des aventures maritimes, des mythes hydrophiles et des enquêtes détrempées. Elle vous contera de façon positive ou non, cette soif vitale qui nous tient, ce besoin sans cesse renouvelé de nous rafraîchir et de nous abreuver à la source de toute chose.

## Préface - Jean-Hugues Villacampa

- Les terres de feu - Arnaud Cuidet
- Une bouteille à la Mère - Danielle Thiéry
- Pic-de-fond - Ophélie Bruneau
- Manque de bol - Bruno Pochesci (**Lauréat du concours imaJn'ère**)
- L'étang des grenouilles - Julius Nicoladec (**Lauréat du concours imaJn'ère**)
- L'arbre aux têtes - Hervé Jubert
- Aqua memoria - Myrtille Bastard (**Lauréate du concours imaJn'ère**)
- Fluide et féminine - Patrice Verry

- Lions et espadons - Lionel Davoust
- L'enfant sauvé des eaux avait le shpouk - Francis Carpentier
- Prumt aquapark™ terror - Sarah & Romain Mallet (**Lauréats du concours imaJn'ère**)
- L'eau-delà - Robert Darvel
- Marmara - Marc Legrand (**Lauréat du concours imaJn'ère**)
- Larmes d'étoiles - Jérôme Verschueren
- Boulevard des quarantièmes rugissants - Brice Tarvel
- Des eaux et des bras - Éric Lainé (**Lauréat du concours imaJn'ère**)
- Mare incognita - Fred Audams (**Lauréat du concours imaJn'ère**)
- Coule, rivière Soukhman - Olivier Boile (**Lauréat du concours imaJn'ère**)

Prix : 19 €

Voir l'Appel à Textes 2018 en page 13

## EN BREF... EN BREF... EN B

**Un ange brûle**, de Tawni O'Dell. Éditions Belfond. Dans une petite ville de Pennsylvanie, une jeune fille est retrouvée dans une faille, le corps en partie calciné. La chef de police, Dove Carnahan, prend l'affaire en mains, car l'histoire de cette jeune fille trouve écho dans la sienne. Cela donne un livre où le lecteur oscille constamment entre le terrible fait divers et la réminiscence de l'enquêtrice sur sa propre enfance. Ce qui nous ramène à une autre des règles d'écriture du même Elmore Leonard, la numéro 10 : « Essayez de supprimer les passages que le lecteur a tendance à passer ». (344 p., 21 €).

**Martine Leroy-Rambaud**

**L'Innocence pervertie**, de Thomas H. Cook (Points). La découverte du cadavre d'une jeune fille de la bonne société d'Atlanta dans un terrain vague réveille chez le policier Frank Clemons le terrible souvenir de sa fille qui s'est autrefois suicidée. Rongé par le doute, fragilisé par la culpabilité, fracassé par le chagrin, Franck avance dans la vie tel un fantôme et cette enquête le ramène à ses propres désespoirs mais il va s'attacher à résoudre cette affaire criminelle avec une farouche détermination. Personnage éminemment complexe doté d'une personnalité hors du commun et d'un humanisme qui force le respect, Frank illumine cette belle et sombre histoire.

**Jean-Paul Guéry**

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux romans français pour cette chronique, deux auteures que j'ai eu beaucoup de plaisir à retrouver.

La première, **Laurence Biberfeld**, nous amène sur les hauteurs désolées, mais pas désolantes du centre de la France avec *Sous la neige, nos pas*. Dans les années 1980, un hameau, sur un plateau à plus de mille mètres d'altitude en Lozère. Une jeune institutrice venue de région parisienne débarque avec sa fille qu'elle élève seule. Elle s'aperçoit vite que tous dans le village la surveillent, mais sans la juger. Une façon de la protéger dans un pays rude qui peut s'avérer fatal pour ceux qui ne le connaissent pas. Mais le danger pourrait venir d'ailleurs, de son ancienne vie, de vieilles relations avec des dealers, ou de Vanessa qu'elle avait recueillie chez elle, avant, et qui a replongé dans la drogue et revient la voir. Des dangers que ses voisins ne connaissent pas, eux qui savent composer avec l'isolement, le froid, la tempête et la neige.



Un paysage qui, dernièrement, inspire les auteurs français. Après Franck Bouysse et Colin Niel, Laurence Biberfeld à son tour nous offre un très beau roman. Ses descriptions de la nature et des habitants de ce village sont justes et belles. On sent la dureté de la vie l'hiver, le froid, le vent, mais on sent également l'incroyable beauté de l'arrivée du printemps. Elle décrit très bien la solidarité obligée de ces coins perdus, sans tomber dans l'angélisme ou une peinture naïve. On n'est pas ici chez le « bon paysan », et elle ne passe pas sous silence la rudesse et l'exploitation dégueulasse de certains plus faibles ou plus vulnérables, ici comme à la ville. Et pour

couronner le tout, l'intrigue bien menée réserve quelques surprises ... À lire donc.

Changement total de décor et de ton avec **La Daronne d'Hannelore Cayre**.

Patience Portefeux a eu des parents qui aimaient l'argent, et le gagnaient par des moyens pas forcément légaux. Son père est mort. Ainsi que son mari qui lui aussi aimait le luxe et l'illégalité. Pour survivre, élever ses filles et payer la maison de retraite de sa mère, elle est traductrice assermentée d'arabe en français au service de la justice et de la police. Jusqu'au jour où, au détour d'une conversation téléphonique, elle s'aperçoit qu'un immense chargement de cannabis se trouve « perdu ». Elle décide alors de le retrouver et de l'écouler pour retrouver sa vie d'avant.

Ceux qui ne connaissent pas encore Hannelore Cayre risquent d'être surpris. Car si elle est avocate et connaît parfaitement les milieux qu'elle décrit (juges, avocats, petits et moyens malfrats, flics, pauvres gens et sales cons), ne vous attendez pas à un polar procédural classique. Un roman d'Hannelore Cayre c'est avant tout un ton, une écriture et un regard. Et les trois sont sacrément acérés. Pas de politiquement correct, aucun respect des convenances, des bonnes manières et des conventions, mais un immense respect pour la langue française et l'humanité souffrante. Ça claque comme du Desproges, un pauvre con est un pauvre con, un abruti, quelle que soit sa classe et son origine sociale, un abruti, et les dysfonctionnements et hypocrisies du système et de la société sont étrillés sans pitié. Petit extrait pour apprécier la langue acérée de la dame : « Porsche Cayenne aux vitres teintées encerclée d'emballages de fastfood jetés par terre et garée sur une place handicapés, rap et climatisation à fond, les portières ouvertes – gros porcs avec collier de barbe filasse sans moustache, pantacourt, tongs de piscine, tee-shirts Fly Emirates PSG flattant les bourrelets, et pour la touche accessoires chics de l'été : pochette Vuitton balançant sur gros bide et lunettes Tony Montana réfléchissantes. La totale. Le nouvel orientalisme. » (Lire également la chronique de Gérard Bourgerie en page 15)

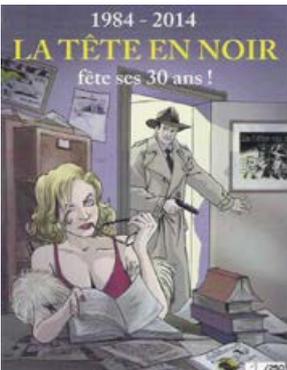
**Jean-Marc Laherrère**

Laurence Biberfeld / *Sous la neige, nos pas*, La Manufacture des livres/Territori (2017).

Hannelore Cayre / *La Daronne Métallé* (2017)

## NOS ILLUSTRATEURS ONT DU TALENT

Vous pouvez vous procurer les 8 cartes présentées ci-dessous, signées Gérard Berthelot et Grégor en tirage très limité (250 ex. numérotés) en envoyant 5 euros à **J-P Guéry – La Tête en Noir – 3, rue Lenepveu – 49100 Angers.**



## CONCOURS DE NOUVELLES



**Yeux pédonculés,  
tentacules, tueurs  
fous et autres  
monstres cachés**

Appel à textes pour l'anthologie à paraître à l'occasion du **8<sup>e</sup> salon d'Angers de la SF et du polar, imaJn'ère 2018.**

Sous le lit, dans les placards, au coin de la rue d'un quartier sordide, au fond des abysses, tombé du ciel ou surgissant des entrailles de la terre, depuis votre plus tendre enfance, le monstre vous guette. S'agit-il de cet être humain assoiffé de meurtre et de sang dont la littérature policière se repaît ? Est-ce l'innombrable ou l'indicible évoqué par Lovecraft, ou, au contraire, apparaît-il parfaitement descriptible ? A-t-il l'intention de vous dépecer comme Jack l'éventreur en son temps, de vous dévorer, de boire votre âme, de sucer votre cerveau ou de se repaître de votre intelligence ? Ou désire-t-il tout simplement vous saluer du bout de ses ventouses et de ses pseudopodes ?

Cette année, vous allez nous proposer **votre** monstre dans le cadre d'une enquête policière ou d'un récit de SFFF (Science-fiction, Fantastique, Fantasy). Comme toujours, faites preuve d'originalité. Les exemples sont nombreux dans la littérature, mais un bel avenir s'offre encore au monstre caché.

Si vous choisissez l'option polar, étonnez-nous par la qualité de votre intrigue, de votre enquête, de votre monstre, qu'il soit homme, femme ou autre.

Si vous choisissez l'option SFFF, sortez des sentiers battus : il n'y a pas que les extra terrestres dans la vie (mais ce n'est pas interdit)

Dans les deux cas, n'oubliez pas de peaufiner l'ambiance sans laquelle le monstre ne serait rien. Il ne s'agit pas de produire une simple description qui n'aurait pour but que d'effrayer le lecteur. Vous n'avez pas besoin de nous expliquer votre monstre : il vous suffit de le faire vivre (ou mourir) pour nous.

Renseignements sur le site d'**imaJn'ère** ou par mail à [psoncarrieu@gmail.com](mailto:psoncarrieu@gmail.com)

# PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Jan Thirion : La Compil. Nouvelles - SKA « Noire Sœur ».410 p. 6,99 €.)

## L'étoile Jan Thirion ne pâlera pas...

Accrochée au firmament littéraire depuis le 2 mars 2016, l'étoile Jan Thirion brille de mille feux, même si parfois quelques éclipses se produisent. Et autour de cette étoile, gravitent de nombreux satellites, de petites lucioles constituées de romans, nouvelles et micro-fictions.

Les habitués des *Lectures de l'Oncle Paul* ont déjà pu découvrir certains textes, les autres ne manqueront pas de se précipiter sur cet ouvrage dans lequel Jan Thirion révèle tout son humour aigre-doux, son ironie, ses pieds-de-nez, et surtout sa tendresse, sa révolte aussi. Au sommaire, quinze nouvelles qui mettent en valeur toute la palette de l'imaginaire de Jan Thirion, dans des scènes parfois empruntées au quotidien, mais agrémentées à la sauce Jan Thirion, c'est-à-dire un mélange savant de douceur, de fantaisie, de noirceur, d'érotisme, de poésie, le tout lié dans un style jubilatoire qui lui était propre. Promenons-nous allègrement dans cet univers et découvrons quelques petites perles semées à l'usage d'un Petit Poucet qui veut voyager dans un univers onirique, parfois cauchemardesque, lumineux ou sombre, un parcours divers mais enchanteur. Ou pas.

Par exemple dans « **Le Voyage à dos de cail-loux** », le narrateur suit une jeune fille qui veut échapper à son destin programmé dans un pays où les femmes ne sont que du bétail. Elle n'est pas la seule dans ses pérégrinations, mais le narrateur s'est focalisé sur elle. Il la suit dans son parcours de fugitive mais quel peut être son avenir ailleurs, dans un pays qui n'accepte les migrants que pour mieux les parquer, ou abuser de leur naïveté. Un leurre. Mais le narrateur ne joue-t-il pas sur ce leurre pour attiser la compassion ? Une lecture à double entrée, car le narrateur, au lieu de suivre cette femme et ses compagnes dans leur fuite, pourrait être un journaliste ou un écrivain rédigeant un article loin des zones décrites, tranquillement installé dans son fauteuil. L'art de décrire sans se déplacer comme l'avait dénoncé Jean Yanne au début du film *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*.

« **Réussir une séparation** » est une histoire onirique, émouvante et effrayante à la fois. Un couple, Ma Princesse et Chéri, et leurs deux enfants. Au début tout allait bien entre Ma Princesse et Chéri, mais aujourd'hui, le regard

n'est plus le même. Les relations non plus. La tension s'est installée entre eux deux, et chacun fait comme si de rien n'était. Ils se préparent à partir, chacun emmenant un gosse dans un sac accroché au dos. Ils sont armés et se dirigent vers la ville haute, eux les habitants de la ville basse.

« **La Grande sortie du dimanche** » met en scène Alias, réfugié avec son copain dans un immeuble délabré prêt à s'effondrer. Alias boit du vin, quitte à se perforer les entrailles, mais comme il n'y a plus guère de nourriture, il faut se contenter de ce qu'il y a. Il donne à boire aussi à des pigeons qui viennent sur le rebord de la fenêtre, principalement l'Empereur. Et comme tous les dimanches, Alias photographie les mouvements de cars dans la rue, la sortie du centre d'hébergement, les gens taiseux qui s'agglutinent dans les cars jaunes, les jeunes une peluche en bandoulière, heureux de vivre apparemment dans un car vert. Et Alias photographie, comme tous les dimanches le départ vers ailleurs.

« **Dans la nuit, une pierre blanche** », que fixe la narratrice. Elle se souvient de ses quatre ans, des nuits couchée dans la paillotte près de sa mère, son père veillant ou faisant semblant de dormir. De ses repas constitués d'insectes. De ce camp d'internement.

*4 textes (sur les 14 du recueil) qui possèdent en points communs la fuite, la guerre civile, l'incarcération, l'exclusion, les enfants. Des textes forts, puissants, loin d'un marivaudage guilleret. Des textes ancrés dans une réalité qui se déroule, là-bas, dans des contrées que l'on ne connaît pas, dont on a entendu parler, des exactions, des remises à niveau, la famine, la peur, la violence. Cela pourrait se dérouler hier, aujourd'hui ou demain, dans des pays qui ont pour nom exotique Corée, Cambodge, Somalie, Kosovo, Afrique du Sud... Jan Thirion écrit (écrivait devrais-je dire mais ses textes sont toujours vivants même s'ils traitent de la mort) comme s'il expulse une obsession prégnante afin d'atteindre la sérénité, apportant un témoignage qui se veut l'espérance d'une vie meilleure en dénonçant des actes de barbarie. Pour autant Jan Thirion ne se délecte pas de la violence qui peut se dégager de ses nouvelles, il la dévoile pudiquement, il la suggère, il l'enrobe d'un humanisme non feint.*

**Paul Maugendre**

# LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

La Daronne, d'Hannelore Cayre. Métailié « Noir » - 2017.

« J'ai 53 ans. Mes cheveux sont blancs, ma bouche légèrement tordue,. J'ai mauvais caractère. Jeune j'ai perdu mon mari. Depuis je suis devenue une nouvelle femme, mûre, triste et combative. Je suis la veuve Patience Portefeux. Pour gagner ma vie, j'ai mon travail d'interprète devant les tribunaux car je suis diplômée d'arabe. (Ma famille est pied-noir, de confession juive, ça aide). Au début ce travail me faisait marrer. Maintenant plus du tout. La fréquentation des flics, ça lasse (bien que je fréquente Philippe, un flic divorcé). Mon quotidien : traduire les discours, en très mauvais arabe, des trafiquants de drogue. J'ai particulièrement suivi la famille de Mohamed Benabdelaziz qui faisait transporter sa cargaison de shit, depuis le Maroc, par son neveu. Finalement, je trouvais ces Benabdelaziz plutôt sympathiques. Alors je me suis dit : 'À juive intrépide, rien d'impossible' quand j'ai découvert que l'aide soignante de ma mère confinée dans une EPHAD, une certaine Khadidja, n'était autre que la mère du neveu Benabdelaziz. Pourquoi ne pas profiter de mes informations privilégiées pour gagner un peu de thune et échapper à cette vie de merde ? Je ne veux pas mourir comme une clocharde. » Justement une grosse opération (arrivée d'une tonne deux de shit) est prévue pour le 14 juillet. Les policiers, avertis par les écoutes, sont sur les dents. La drogue voyage dans un transport de légumes. Il est prévu de sauter sur les trafiquants, en flagrant délit, à la sortie de l'autoroute, au péage de Saint-Arnoult. Patience avertit Kadidja. Le camion est dérouté, les trafiquants arrêtés. Mais de drogues, point ! Patience se demande où se crétin de Marocain a-t-il pu planquer sa cargaison. Or Patience a un chien anti-drogue adopté depuis peu. Grâce à lui, elle met la main sur le magot et parvient, non sans mal, à transférer les soixante valises spéciales dans sa cave. Une nouvelle vie commence... à condition de parvenir à vendre tout ce shit. Patience réussira-t-elle ?

*En détournant une montagne de shit et en sachant l'écouler on devient « la daronne ». Tel est le thème de ce cinquième roman, très jubilatoire, de Hannelore Cayre. L'auteure manie le paradoxe avec brio et humour. Elle montre comment une modeste auxiliaire de justice (payée au noir) franchit la ligne jaune et se mue en chef de réseau. Il est fort ironique de voir*



*Patience travailler sur sa propre enquête puisque les flics écoutent les conversations des suspects. Évidemment, elle ne traduit pas tout exactement ce qui lui permet d'avoir un coup d'avance. La romancière, qui est avocate pénaliste, connaît*

*merveilleusement bien le milieu judiciaire et sait nous en dévoiler les dessous, quelquefois peu reluisants. Car son roman porte une dénonciation du système. Interviewée à France Inter le lundi de Pâques, elle déclare : « Je suis écoeurée par certaines pratiques. Par exemple des trafiquants arrêtés avouant tout d'un coup qu'ils travaillent en sous-marins pour l'OCTRIS. » Autre institution dans le collimateur de Hannelore Cayre : les maisons de retraite. La mère de Patience finit sa vie en EPHAD. Elle confesse : « À chaque fois que je sortais de ce mouvoir je pleurais d'impuissance. » La fin du roman est tout sauf morale : l'héroïne reste jusqu'au bout un modèle combativité, mais ne s'embarrasse pas de scrupules.*

*Lisez Hannelore Cayre ! On ne s'ennuie pas une seconde tant c'est drôle et impertinent.*

*Ce roman a obtenu le **Prix Le Point du polar européen 2017**. (Lire également la chronique de J-M Lahérette en page 12)*

**Gérard Bourgerie**

## LA TÊTE EN NOIR

**3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS**

**REDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013)

**RELECTURE** : Julien VÉDRENNE

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

**N°186 - Mai / Juin 2017**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

*A coté de GEMO*

*Près de Carrefour St Serge*

**02 41 32 37 58**